Document généré le 1 juin 2025 08:55

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Le projet indépendantiste de Jules-Paul Tardivel

Réal Bélanger

Numéro 53, printemps 1998

L'idée d'indépendance au Québec

URI : https://id.erudit.org/iderudit/7965ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bélanger, R. (1998). Le projet indépendantiste de Jules-Paul Tardivel. *Cap-aux-Diamants*, (53), 17–21.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le projet indépendantiste de Jules-Paul Tardivel

par Réal Bélanger

Il revient au journaliste Jules-Paul Tardivel d'avoir proposé le premier véritable projet de séparation du Québec de l'histoire de la Confédération canadienne. Peu connu aujourd'hui du grand public, écarté trop longtemps de la mémoire collective québécoise et canadienne, ce projet a même souffert d'un manque d'attention de la part de plusieurs manuels d'histoire. Négligé, il ne figure donc pas toujours dans le catalogue des grands moments de l'histoire du mouvement indépendantiste québécois. Pourtant, à la croisée des XIXe et XXe siècles, Jules-Paul Tardivel a soumis à ses concitoyens un projet indépendantiste cohérent et original dont le contenu mérite d'être présenté au public le plus large. Le présent article fera ressortir les caractéristiques essentielles de la pensée séparatiste de Tardivel puisées au sein même des nombreux écrits produits et reçus par ce prolifique penseur entre les années 1873 et 1905. Pour mieux les saisir, toutefois, il faut d'abord connaître l'homme, son œuvre, son époque.

Passionné et intransigeant

D'origine américaine, Tardivel naît le 2 septembre 1851 à Covington, au Kentucky, d'un père français et d'une mère britannique dont la famille s'était récemment convertie au catholicisme. À l'âge de 17 ans, il décide de quitter les États-Unis pour entreprendre des études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe, véritable forteresse du conservatisme religieux et politique où le patriotisme canadien-français est alors sans cesse glorifié. Il y arrive en septembre 1868, ne sachant même pas un seul mot de français. Il y découvrira progressivement, comme il l'avouera lui-même plus tard, les assises sur lesquelles s'appuiera sa vocation future. D'abord, la défense du catholicisme intégral et de la papauté, fondements même de l'ultramontanisme québécois, puis la glorification du Canada français : elles vont dès lors devenir les leitmotive de cet Américain résolu à se faire Canadien français d'adoption. Ainsi, Tardivel sera avant tout un ultramontain. Son ultramontanisme, toutefois, colorera son nationalisme de façon bien particulière.

C'est principalement dans le domaine du journalisme que Tardivel s'active à partir de 1873 pour défendre les deux causes de sa vie. Jusqu'à sa mort survenue à Québec le 24 avril 1905, c'est sans relâche, avec le zèle du converti, qu'il s'y consacre. Et quel zèle! Journaliste combatif et passionné, fait tout d'une pièce, intransigeant jusqu'à devenir allergique à tout compromis sur les questions d'ordres religieux et sociopolitique, il refuse férocement les demi-mesures pour s'enfermer dans les situations tranchées où le guide le devoir à accomplir, l'une de ses nombreuses obsessions. En juillet 1881, sa carrière prend son envol véritable. Il fonde alors à Québec son propre hebdomadaire, la très ultramontaine *La Vérité*, mise aussi en place écrit-il le 16 octobre 1897, «pour souffler sur l'étincelle du patriotisme canadien-français». Voilà l'œuvre de sa vie à laquelle il s'attache jusqu'à son dernier souffle,

Jules-Paul Tardivel (1851-1905). Photographie de J.-E. Livernois. (Archives nationales du Québec à Québec, P560,52,D59517).

avec la fougue et la passion dont il est capable. C'est là, mais aussi dans son roman *Pour la patrie* publié en 1895 et, entre autres, dans sa nombreuse correspondance avec, en particulier, le père Joseph Grenier et Henri Bourassa, qu'il fera connaître les divers aspects de son singulier projet.

Louis Riel (1844-1885). L'exécution du chef des Métis canadiens-français du Nord-Ouest, le 16 novembre 1885, prend l'allure d'un drame atroce pour Tardivel. (Archives nationales du Québec à Québec, P1000, 54, D30, P2).

La pensée politique de Tardivel avant 1885

À cette volonté de séparation du Québec du reste du Canada, Tardivel n'arrive pas subitement. Au moment de la parution de *La Vérité*, en 1881, il épouse en grande partie le nationalisme dominant de l'époque à bases essentiellement culturelle et conservatrice qui se satisfait du cadre politique établi en 1867. Au fond, c'est surtout la menace à la spécificité de la nation canadienne-française qui retient alors le plus son attention. Ne voit-il pas que le Québec n'est plus qu'une province sur sept, que sa population ne constitue plus que 31,4 % de celle du Canada, que les Canadiens anglais ne semblent déjà plus prêts à respecter le pacte de bonne entente conclu en 1867, que le Canada, s'industrialisant et s'urbanisant, entraîne le Québec dans ce mouvement irréversible qui risque de faire éclater la société traditionnelle à laquelle il tient tant? Or, à l'instar de plusieurs autres, Tardivel décide de mieux définir la nation canadienne-française et de rechercher pour elle la protection, l'unité et l'affermissement de sa cohésion.

Pour lui, la spécificité première de la nation passe par la religion catholique, puis par la mission providentielle, la langue française, le passé glorieux, le mode de vie surtout rural et agricole et le conservatisme social. Ultramontain avant tout, il lie, au surplus, tous les éléments de cette spécificité à la foi catholique qui les embrasse tous ; il y met une telle ardeur qu'il atteint ici une acuité à laquelle ne parviennent cependant pas la majorité de ses contemporains nationalistes. À ce moment, en outre, et comme les autres, il estime encore valable le cadre fédéral puisqu'il permet suffisamment d'autonomie à sa nation pour se gouverner catholiquement, se construire une société française viable et propager la cause catholique dans l'Amérique du Nord. Il écrit même le 8 juillet 1882 : «La Confédération des provinces anglaises dans l'Amérique du Nord était une nécessité politique [...]. C'était un compromis qui nous a épargné des luttes stériles, peut-être la guerre civile. La Confédération nous a assuré, à nous habitants de la province de Québec, une autonomie relativement complète.» Cette vision de la réalité sociopolitique dure jusqu'en 1885. Mais cette année-là, tout bascule : Jules-Paul Tardivel devient séparatiste.

Une onde de choc : l'affaire Riel

L'élément déclencheur reste d'emblée la pendaison du Métis Louis Riel, le 16 novembre 1885, à Régina, parce qu'il avait conduit les siens à se rebeller contre le pouvoir central d'Ottawa. Cet événement prend l'allure d'un drame atroce pour Tardivel qui croit fermement que le Métis fut pendu parce qu'il était français et catholique. Le journaliste ne peut plus se contenir. Il écrit pathétiquement ces lignes, le 21 novembre 1885 : «Le gouvernement canadien a donc répandu le sang d'un fou pour étancher l'ignoble soif des orangistes. Quelle tristesse! Quelle honte pour notre pays. Cette tache infâme ne s'effacera jamais. L'honneur canadien est éternellement souillé. [...] L'échafaud de Régina grandira, grandira toujours [...]. Toujours l'image de ce cadavre de Louis Riel sera là, se balançant entre ciel et terre, devant les yeux de notre population.»

Aussitôt, Tardivel voit tout en noir. La Confédération devient dès lors une menace qui ne garantit plus l'autonomie du Québec et sa gouverne catholique et française. Les responsables? Le pre-

mier ministre franc-maçon John A. Macdonald et son parti tory, dont les visées assimilatrices lui répugnent tant, ainsi que les Canadiens anglais fanatiques et les orangistes qui attaquent déjà la nationalité à l'extérieur du Québec et qui pourraient imaginer de grands projets destructeurs au sein même de la province. Immédiatement, s'appesantit le contexte qui avait conduit Tardivel à épouser le nationalisme dominant au Québec. Il réfléchit en outre au chemin parcouru par les Canadiens français depuis 1760 qu'il faudrait soutenir inlassablement afin de faciliter l'inexorable reconquête du territoire perdu. Il s'analyse sans doute aussi comme individu, médite sur celui qui ne peut se prélasser dans les demi-mesures et les compromis, évoque son expérience d'Américain qui a connu le triomphe du protestantisme, du matérialisme.

Tout joue ici. Et tout compte, même le zèle du converti. À l'encontre de la très grande majorité de ses contemporains nationalistes, qui n'ont pas la même expérience de vie, Tardivel conclut : menacée de toutes parts, sa nation d'adoption doit à tout prix rompre ses liens avec la Confédération canadienne devenue désormais «une absurdité géographique» et «une véritable chausse-trappe pour la nationalité». Sur-le-champ, il s'engage dans la mise en place d'une pensée nationaliste originale qui l'isolera parmi les siens et qui défiera le pacte de 1867.

Ce projet, Tardivel ne le formule pas d'un coup en cette dramatique année 1885. Il met dix ans à le circonscrire patiemment, bribes par bribes, semaines après semaines, années après années. C'est dans *La Vérité* du 7 novembre 1885 qu'il en lance d'abord l'idée. Par la suite, jusqu'en 1895, en dépit de la risée que le projet suscite chez plusieurs de ses contemporains, il le précise et le clarifie du mieux qu'il le peut. En 1895, il choisit de synthétiser ses arguments dans son roman *Pour la patrie* qui marque un terme dans l'évolution de sa pensée.

Numéro-programme. QUÉBEC, JEUDI, 14 JUILLET 1881 Numéro-programme.

ABONNEMENTS

Canada et Etats-Unis
Un an $1.50
Six mois 0.75

France et Belgique
Un an ..... 12 fr.
Six mois ..... 6 fr.

Le prix de l'abonnement est strictement payable d'avance.

LA VÉRITÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

"VERITAS LIBERABIT VOS — LA VÉRITÉ VOUS RENDRA LIBRES"

ANNONCES

1ère insertion, par ligne ..... 10 cts.
Insertions subséquentes ..... 5 cts.

Les annonces à long terme publiées à des conditions spéciales.

Le prix de l'abonnement est strictement payable d'avance.

Agents demandés dans toutes les paroisses.

J. P. TARDIVEL, propriétaire et rédacteur en chef — Bureau de rédaction et d'affaires : RUE SAINTE-FAMILLE, 16

AVIS IMPORTANT.

Personne n'est obligé de renvoyer ce numéro. On peut le garder, sans craindre de se trouver abonné malgré soi, et de recevoir un compte d'abonnement au bout de l'année.

QUEBEC

JEUDI, 14 JUILLET 1881.

NOTRE PROGRAMME.

En présentant notre journal au public, il convient que nous traçions, en quelques lignes, le programme que nous entendons suivre.

Notre journal s'appelle la *Vérité*, et nous

entier, elle ouvre ses bras à tous les fils d'Adam, elle s'étend du ciel à la terre, de la terre au purgatoire, elle existe depuis le commencement du monde, elle n'aura point de fin. Comment voulez-vous renfermer l'Eglise dans un *parti*, quelque grand, quelque puissant, quelque honnête qu'il soit ? Un *parti catholique*, surtout dans la province de Québec, n'est donc pas notre idéal.

Ce que nous voudrions, c'est que tout le monde fût catholique et que personne ne fût partisan. C'est là notre idéal à nous.

Allons-nous usurper la place des évêques et des curés ? Dieu nous en garde.

Il y a eu peut-être trop de journaux, dans notre pays, qui, se constituant, sans mission, les organes du clergé, ont compromis la cause qu'ils prétendaient défendre. Lorsque nous soutiendrons les droits de la religion, nous voulons le faire de telle sorte que tout le monde comprenne que c'est un simple laïque qui parle, c'est-à-dire un homme dont la

quand le temps nous le permettra, je serai heureux de converser, dans votre journal, avec nos chers amis, les bons cultivateurs de nos campagnes, qui gagneront beaucoup à faire moins de mauvaise politique et plus de bonne culture.

Que Marie Immaculée vous protège.

Votre ami,

Zach. Lacasse, O. M. I.

Avec un tel appel, nous sommes certain d'être bien accueilli par toutes les familles canadiennes-françaises.

Plusieurs autres de nos meilleurs écrivains nous ont promis leur concours. Dans notre prochain numéro, nous serons en mesure de donner une liste complète de nos collaborateurs.

Il va sans dire que nous prenons seul la responsabilité de tout ce qui paraîtra dans nos colonnes, mais plus particulièrement des articles non signés.

NOS CONDITIONS.

Comme nous voulons que notre journal

deux côtés et fractiné un doigt. Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs des combats de matelots dans la rue Champlain, ni de semblables faits et gestes. Nous ne reproduirons pas, non plus, les contradictions journalières du télégraphe, nous contentant de resumer, à la fin de chaque semaine, ce qui nous paraîtra digne de figurer dans un journal sérieux. Ceux qui voudront lire les *faits divers* à sensation et les dépêches télégraphiques qui se contredisent du jour au lendemain, devront s'abonner aux journaux quotidiens. Ceci est un bout de réclame gratuite que nous faisons en faveur de nos confrères.

Mais, en revanche, nous nous appliquerons à donner des nouvelles qui instruiront en même temps qu'elles intéresseront. Le mouvement de la colonisation, les progrès de l'agriculture, l'état des récoltes, et autres renseignements de cette nature, voilà ce que l'on trouvera toujours dans nos colonnes, du moment que l'organisation de notre journal sera complète. Nous prions donc instamment

Jules-Paul Tardivel fonde, en 1881, le journal *La Vérité* de tendance très ultramontaine. (Archives de *Cap-aux-Diamants*).

Un projet singulier

Comment se dessinent, globalement, les contours de ce projet indépendantiste? Il s'agit d'abord d'un État séparé du Canada qui accomplirait dans sa plénitude l'intégrisme ultramontain. Le Québec, ne pouvant plus subsister comme sous-système du système politique canadien, doit devenir une entité politique en soi, un cadre social et politique où les Canadiens français catholiques pourraient progresser, s'épanouir, survivre et réaliser la mission que la Providence leur a confiée en Amérique du Nord. L'intransigeance religieuse de Tardivel se transforme donc en intransigeance politique et atteint la souveraineté. Cet État séparé, au surplus, devrait revenir aux conditions d'avant l'Acte d'Union de 1840 pour s'imposer comme État-Nation catholique et s'identifier à une sorte de république de la Nouvelle-France : celle-ci serait libre, indépendante du Canada mais non pas, pour l'instant du moins, de l'Angleterre et réfractaire à toute annexion aux États-Unis, car celle-ci «pourrait pousser le peuple canadien-français au suicide».

Ainsi sont donc tracés, dès 1885 et 1886, les traits principaux de cet ambitieux projet qui ne varieront pratiquement pas par la suite. À satiété, Tardivel les répétera dans plusieurs de ses œu-

vres. Surtout dans *La Vérité*. Comme le 13 novembre 1897 : «Nous voudrions voir le Canada français retourner à la condition où il était avant la néfaste union de 1840 : colonie anglaise, mais indépendante et complètement séparée du Canada anglais [...]. Cette œuvre, c'est la fondation d'une Nouvelle-France, c'est la constitution d'une nation néo-française en Amérique, [...] d'un état canadien-français et catholique [...]. Nous ne menaçons personne ; nous demandons seulement l'existence nationale [...]. Conservons [...] pour un moment du moins [...] le lien qui nous unit à l'Angleterre. Ce lien est devenu pour nous, Canadiens français, une véritable protection.» Ce dernier égard considéré, Tardivel rompt donc avec un grand pan de la tradition séparatiste laissée par les patriotes de 1837 : par un étrange retour des choses, son séparatisme prend désormais appui sur l'Angleterre. À cinquante années d'intervalle, l'idée séparatiste a décidément évolué dans la colonie.

En septembre 1868, Tardivel quitte les États-Unis pour entreprendre des études au Séminaire de Saint-Hyacinthe, une véritable forteresse du conservatisme religieux et politique. Carte postale de Bilaudeau & Campbell, 1905. (Archives nationales du Québec à Québec, P547, CPN 604-29.2).

Une république catholique

Ces paramètres déterminés, le directeur de *La Vérité* étoffe par la suite le contenu de son projet. D'abord, il fixe le territoire de son État-Nation. Ici, le journaliste voit grand et large : plus que le Québec, cet État pourrait comprendre le Canada français, voire même l'Amérique française. De fait, bien que le Québec doive toujours rester la «véritable patrie» des Canadiens français, le nouvel État pourrait s'étendre jusqu'aux parties françaises du Nord-Est des États-Unis et de l'Est du Canada appelées à se détacher de ces deux pays dont le morcellement géographique apparaît inévitable. Loin donc d'inspirer le repli sur soi, ce territoire signifie dynamisme et expansion. Renaissance ou presque de l'ancienne Nouvelle-France, reflet de la mission des Canadiens français en Amérique, il représente en outre, cent cinquante ans plus tard, l'espoir de la reconquête.

Sur le fonctionnement de ce pays à construire, Tardivel dit relativement peu. C'est dans *La Vérité* du 7 février 1891 qu'il se résume en partie. En premier lieu, il clarifie la constitution de sa république catholique. Il s'agit d'une constitution qui rejette d'emblée le parlementarisme canadien et la responsabilité ministérielle et qui, lorgnant sans peine vers la dictature, aspire à implanter un régime présidentiel axé sur l'idée du chef autoritaire au droit de *veto* absolu. Ce président dirigerait le pays pendant six ou sept ans au moins sous la tutelle de l'Église catholique, omniprésente et omnipuissante, et du Sacré-Cœur «qui nous assurerait toutes les prospérités, même la prospérité matérielle». Voilà, une fois de plus, affirmé d'emblée l'intégrisme ultramontain. À cela, s'ajoutent quelques autres précisions : la garantie, par exemple, de la protection des droits et privilèges des anglophones protestants auxquels, toutefois, les Canadiens français refuseront de se fusionner. Ou encore quelques timides informations touchant aux structures économiques et financières de ce nouvel État. Ainsi, son pays sera surtout agricole, dans un monde de plus en plus industrialisé, et stable, dans un monde irrémédiablement tourné vers le progrès. En sus, le journaliste souhaite que s'établisse une union douanière et postale avec le Canada et prévient que l'État recouvrera les principales sources de revenu dévolues alors au fédéral. Au total, faisant complètement abstraction des difficultés possibles de cet État séparé, ne cherchant même pas, la plupart du temps, à réfuter les objections de fond, écartant aussi certains aspects tels les rapports sociaux, la monnaie et les relations extérieures, Tardivel donne l'impression de s'enfermer bien souvent dans l'imaginaire et d'associer son État-Nation à une panacée. C'est un autre acte de foi qu'il exige de ses compatriotes.

Comment, alors, et quand parvenir à cet État idéal? À ces deux questions, Tardivel abrège les réponses : il ramène tout à Dieu. «La dissolution [...] du lien interprovincial, écrit-il le 18 mars 1893, viendra à l'heure et de la manière marquées par la divine Providence». Il précise, le 12 octobre 1901, qu'elle arrivera «dans cinquante ans, peut-être, [...] et s'accomplira sans violence, sans secousse [...], sans révolution» par une poignée de Canadiens français fervents catholiques ou par un seul leader dont la qualité première sera d'être avant tout un parfait chrétien. En somme, le directeur de *La Vérité*, qui demeure par ailleurs très fier de ses compatriotes, ne leur fait que bien peu confiance dans le processus même d'accession à l'indépendance. Comment, dès lors, se surprendre du fait que ce projet ait eu peu d'impact sur eux ainsi exclus de la marche immédiate vers la séparation!

Une panoplie de moyens

Pourtant, Tardivel met bel et bien à contribution la masse des Canadiens français. Il leur demande,

dans une dernière étape décisive de son projet, de se préparer quotidiennement à l'avènement du grand jour. Pour eux, il déploie une batterie de mesures aux allures de programme qui vise à créer un état d'esprit apte à accepter le fait accompli et à encourager tant les revendications que l'action. Tous les niveaux sont abordés. D'abord, le religieux et le culturel qu'il faut soutenir à tous égards. Ici, les gestes concernent certes le Québec, mais aussi le Manitoba, l'Alberta et la Saskatchewan où le péril sévit mais à qui l'aide apportée ne saurait être toutefois celle d'une émigration intensive des nôtres vers ces terres lointaines. Il y a en outre le socioéconomique, qu'il faut consolider pour fortifier la province. Enfin, vient le politique. Un but : sauvegarder le *statu quo* tout en augmentant la force et le rayonnement de l'autonomie provinciale. Comment y parvenir? En écartant, en premier lieu, «l'esprit de parti» et en unissant les Canadiens français catholiques dans un parti de centre qui défendrait leurs droits et l'autonomie du Québec à Ottawa.

Dans cette optique, le très politisé Tardivel invitera ses compatriotes à s'allier au parti national d'Honoré Mercier en 1887 lequel, bien qu'œuvrant au Québec, rencontre en partie son objectif. Ensuite, en refusant de se fondre dans le grand tout canadien au nom de la société distincte canadienne-française qu'il faut préserver à tout prix. Enfin, en exploitant avec passion les symboles qui définissent la nationalité comme la fête de la Saint-Jean-Baptiste ou, mieux, le drapeau national distinctif, le Carillon-Sacré-Cœur, de préférence, que Tardivel aimerait tant voir adopté et qu'il hissera devant sa maison. Ambitieux, ce programme devient, à ses yeux, l'un des principaux gages de la réussite de la séparation.

Un impact important

Quelle a été l'influence de ce nationalisme culturel et politique, franchement canadien-français? Soulignons d'emblée qu'à court terme, la dimension politique de ce nationalisme n'a reçu l'appui ni de l'élite ni de la masse des Canadiens français trop épris du nationalisme dominant de l'époque. Il faudra attendre quelques décennies avant qu'elle ne fasse une certaine percée. En 1922, en effet, l'abbé Lionel Groulx et *L'Action française* lorgneront du côté de l'indépendance tandis que, dans les années 1930, les Jeune-Canada, le journal *La Nation* et des individus comme Dostaler O'Leary en discuteront. Au niveau culturel, par ailleurs, l'influence est tout autre. Ce nationalisme participe nettement à procurer un sens d'identité collective aux Canadiens français. Il prépare la voie à des leaders comme Henri Bourassa et Lionel Groulx, mais aussi à des mouvements comme l'importante Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Avec raison, on peut affirmer que Tardivel demeure, avec Honoré Mercier, la figure dominante du nationalisme canadien-français dans les décennies qui suivent immédiatement la mise en place de la Confédération. ♦

Sir John Alexander Macdonald (1815-1891). Premier ministre franc-maçon à la tête du parti tory dont les visées assimilatrices répugnent à Tardivel. Photographie de Topley.
(Archives nationales du Québec à Québec, P1000, S4, PM3-1).

Pour en savoir plus :

Réal Bélanger. *Le nationalisme ultramontain : le cas de Jules-Paul Tardivel*. Dans Nive Voisine et Jean Hamelin (dir.). *Les ultramontains canadiens-français*. Montréal : Boréal Express, 1985, p. 267-303.

Mathieu Girard. «La pensée politique de Jules-Paul Tardivel». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 21, n° 3 (décembre 1967), p. 397-428.

John E. Hare. «Présentation» dans Jules-Paul Tardivel. *Pour la Patrie. Roman du XXe siècle*. Montréal : Hurtubise HMH, 1975 (première édition en 1895), p. 9-38.

Pierre Savard. *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1967, 499 p.

Réal Bélanger est professeur au département d'histoire de l'Université Laval.